



## FOIRE AUX QUESTIONS :

Allons au cinéma pour voir le film : « *Seven Women* » (« Frontière chinoise »),  
un film de John Ford / 1965 / USA / 87' (2<sup>ème</sup> partie du commentaire)  
avec Ann Bancroft, Sue Lyon, Margaret Leighton, Flora Robson.

Comme toujours chez Ford, il y a le vilain petit canard qui vient perturber l'édifice trop bien huilé de l'hypocrite honorabilité de ceux qui se croient purs et sans tache. Dans « La chevauchée fantastique », son premier grand western, c'est Ringo (John Wayne), le cow-boy solitaire et Dallas, la fille de saloon méprisée par la bourgeoisie bien pensante, qui se montraient héroïques face à l'adversité et sauvaient ainsi de la mort tous les autres passagers de la diligence. Le salut arrive toujours chez Ford par ceux qui, faute d'être « respectables » aux yeux de la société, n'en sont pas moins doués d'altruisme et de générosité jusqu'au don de soi. Le docteur Cartwright (la sublime Ann Bancroft) est de ceux-là. Son arrivée dans la mission chinoise, tel un coup de pied dans une fourmilière, va révéler l'hypocrisie de cet ordre moral bien pensant, non pour ne rien mettre à la place, mais pour substituer à une fausse religiosité la véritable dimension de la révélation chrétienne. Tout d'abord, le Dr Cartwright ne fait rien comme les autres ; héroïne fordienne par excellence, elle choque par son anti-conformisme social, au sein de ce milieu puritain rempli de principes. En premier lieu par ce qu'elle est : une femme. En effet, tous, avant son arrivée, s'attendent à voir un homme médecin. Et Mme Pether, en la voyant passer pour aller à sa chambre, ne peut s'empêcher de réagir : « Elle est une femme ! » Ce à quoi son mari répond : « Mais elle saura faire aussi bien qu'un homme ! » Et le Dr Cartwright de répondre : « Et mieux ! » N'oublions pas que le titre original de ce film est « Seven Women ». Il s'agit donc aussi d'un film sur la féminité. Or, dans ce film, deux types de femmes s'affrontent : Miss Andrews, qui n'assume pas véritablement sa féminité puisqu'elle l'a refoulée au profit d'une volonté de puissance particulièrement masculine (Cartwright la traitera d'ailleurs de « dictateur »...). Et le Dr Cartwright, qui, elle, assume pleinement sa féminité, puisqu'elle a fui en terres lointaines après une déception amoureuse. Elle sait être coquette (sa coupe de cheveux qui fait envie à Miss Clark, qui d'ailleurs va se féminiser peu à peu à son contact). On sent, à certaines de ses réactions, qu'elle aurait aimé avoir des enfants : « Vous auriez dû avoir des enfants, déclare-t-elle à Miss Andrews, partager leurs soucis : la vraie vie. » Mais surtout, elle sait faire preuve d'une réelle compassion, alliée à une grande virilité, comme en témoigne son dévouement lors de l'épidémie de choléra où elle se donne sans compter. Miss Andrews, elle, reste exclue de tout service, errant comme une âme en peine dans la cour de la mission, comme enfermée dans un puritanisme qui lui interdit tout contact avec l'impureté (le génie de Ford est d'introduire dans la mission une épidémie terriblement contagieuse, qui nécessite une extrême vigilance ; on brûle ainsi tous les vêtements. **Mais le véritable mal n'est pas à l'extérieur de nous, comme on va le comprendre, mais en nous-mêmes, dans le refus d'aimer...**). Enfin, comme toute femme, elle incarne la dimension religieuse de l'humanité. Le contraste est fort dans ce domaine entre Miss Andrews et Cartwright. Autant l'une est terriblement dévote et fait référence à la Bible un grand nombre de fois, autant le Dr Cartwright semble rebelle à toute révélation divine. C'est qu'elle n'a pas la même conception de la Providence divine que Miss Andrews. Elle déclare en effet avoir travaillé dans des hôpitaux et que Dieu n'est jamais venu lui donner « un coup de main ». Toujours l'éternel débat sur l'existence d'un Dieu qui ne semble pas intervenir contre le mal. Le film de Ford pose la question et esquisse une réponse tout à fait recevable en terre chrétienne. Le Dr

Cartwright, contrairement aux apparences, n'est pas totalement athée (elle demande d'ailleurs qu'on prie pour elle avant la consommation de son sacrifice). Elle refuse seulement une certaine idée de Dieu dont se pare les bien pensants et les puritains et les conduit à un certain désengagement du monde des hommes, à un sectarisme sans humanité. On pourrait dire de Miss Andrews ce que Charles Péguy disait de la morale kantienne : « Elle a les mains pures...mais elle n'a pas de mains... » A l'inverse, le Dr Cartwright, loin de tout conformisme rigide et de toute piété idéaliste, qui ne s'interdit pas toute jouissance sensible (elle fume beaucoup et ira même jusqu'à boire un peu trop de whisky... rappelons d'ailleurs que l'insensibilité est un vice, non une vertu, en morale chrétienne...) et s'engage dans l'exercice de la médecine avec toute sa générosité. Elle n'est pas pure selon le canon puritain, mais elle a des mains, qu'elle ne manque pas de mettre au service de l'amour du prochain qu'elle parvient à sauver du choléra. Autrement dit, **elle refuse une notion trop naïvement providentialiste de l'existence**. Selon elle, le monde où elle a amené des bébés à la chaîne est « un monde pourri ». Mais un monde qui ne nous défend pas de nous y impliquer pour y apporter un peu de bien, un peu d'amour. Autrement dit, si Dieu existe et s'il est Amour, il a besoin de notre liberté pour aimer dans le monde et le transformer. Dieu n'est pas un magicien ou un père Noël. Il respecte notre liberté qui peut ou non consentir à L'aimer et à aimer. Telle est la juste conception de la notion de Providence. « La providence n'est rien d'autre que l'effacement de la puissance de Dieu qui s'en remet à la liberté humaine. » Laurent Lavaud, *Communio*, 162, p. 41).

(à suivre)

*Père Jean-Gabriel Rueg, o.c.d.  
Prieur des Carmes du Broussey*